The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Université de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

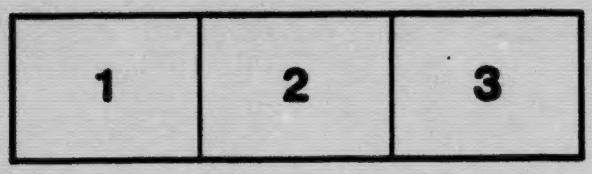
Université de Montréal

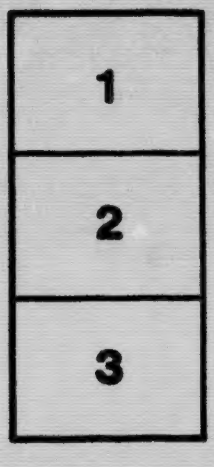
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

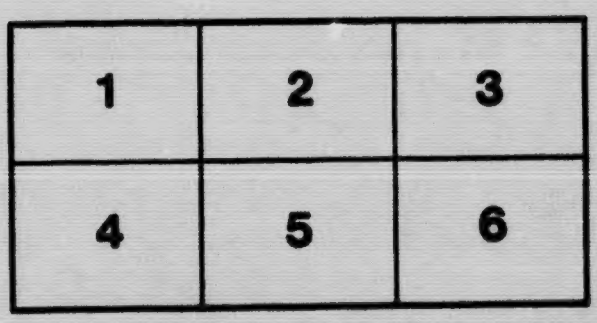
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# LA LEPROSERIE

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

KUMAMOTU, JAPON

CEBR-8

LE PANSEMENT DES LÉPREUX

LA

# LEPROSERIE DE KUMAMOTU

## JAPON

---

A quelques heures de chemin de fer de Nagasaki, les Japonais vont en pèlerinage au tombeau d'un célèbre mécréant, connu par les cruautés qu'il exerça contre les chrétiens, dans le pays dont il était le gouverneur vers l'an 1651.

Cet homme que l'on nomme de Kato, Seigneur de Kumamotu, comprenant qu'il lèguerait à la postérité une mémoire souillée, fit bâtir, de son vivant, une pagode qu'il dédia à son propre culte. On l'y honore sous un nom qui rappelle ses forfaits : c'est la pagode du Général Démon.

Un nombreux cortège de bonzes soumis à une rigoureuse loi veille au culte idolâtre et psalmodie à heures fixes je ne sais qu'[illegible] bizarre et dure mélopée.

Vêtus de robes aux couleurs variées et portant une sorte d'étole suivant leur grade, les bonzes se tiennent immobiles pendant des heures, en face de gros livres posés sur des lutrins.

A cette singerie du christianisme, ils ont voulu ajouter le prestige du miracle ou du moins s'assurer les bénéfices d'un nombreux concours de peuple.

Or, s'il y a des misères et des maladies au Japon, nulle n'est plus terrible et peut-être ne compte un nombre plus effrayant de victimes que la lèpre : *cinquante mille lépreux*, disent les statistiques !

C'est à ces malheureux, à ces abandonnés, que la pagode du Général Démon promet la guérison. Aussi, viennent-ils nombreux des provinces lointaines et des bourgades voisines, trainant leurs pieds mutilés sur la voie poudreuse, s'asseyant en groupes déguenillés et repoussants, sur les degrés du haut escalier qui conduit chez le dieu.

Beaucoup viennent... et peu s'en retournent. Brisés par les fatigues d'une longue route, nourris avec peine de l'aumône qu'ils arrachent aux passants ; point guéris, comme bien l'on pense, ils vont mourir de misère dans quelque rizière ou passer leur lente et cruelle agonie sous le toit infect des *yadoyas*, sorte d'hôtellerie où les malades pauvres sont reçus et logés sur de sordides nattes, moyennant deux sous.

Mais la pagode y gagne des offrandes, les régions éloignées se débarrassent d'individus au

contact dangereux, et le triste pèlerinage, favorisé par les bonzes, continue toujours.

Du reste, le lépreux, retranché virtuellement du nombre des vivants par l'horrible mal qui le ronge, se voit chassé sans pitié par les siens qui ne le reconnaîtront plus jamais et qui l'inscrivent au nombre des défunts, n'a qu'un désir : fuir le sol natal où s'est révélée sa honte, où s'est consommée son infortune. Quelques-uns pourtant ne peuvent se résigner à la séparation : aussi, voit-on des familles entières atteintes du terrible fléau.

Les environs de la pagode Kumamotu sont donc devenus un de ces champs du Père de famille où le moissonneur courageux peut cueillir de nombreux épis.

A côté du sanctuaire satanique, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont ouvert l'asile de la charité chrétienne. C'est aussi celui de la pauvreté, et ses débuts, en 1898, furent dignes de l'Ecole séraphique.

De glorieux souvenirs chrétiens avaient déjà marqué le lieu où s'établirent les nouvelles missionnaires. La tradition assure que le vaillant martyr franciscain, saint Pierre-Baptiste, soignait de ses propres mains les pauvres lépreux de Kumamotu.

Une sorte de baraque abritait déjà quelques

malades que la charité du missionnaire du district, le Père Corre, avait réunis. — A peu de distance, une maison japonaise attendait les religieuses. Elles ne firent pas grise mine à cette demeure fragile, formée de pieux plantés en terre pour soutenir le toît et de tentures de *papier* en guise de murs. C'est la maison des pauvres au Japon. Quand on veut y voir clair, *on ouvre le mur;* quand il pleut, on le ferme et on se résigne à l'obscurité ; quand un choc même léger fait une brèche à la muraille, le dommage se répare à peu de frais.

Dans cette humble maison, au milieu des vastes rizières, sous un climat doux, mais essentiellement humide, les servantes des lépreux se mirent à l'œuvre. Elles débutaient en hiver ; la saison des pluies allait commencer. Bravement, elles se rendirent chaque jour à la léproserie, fallut-il même se déchausser pour traverser les rizières inondées.

Elles virent bientôt la joie et la reconnaissance succéder à la crainte avec laquelle les malades avaient tout d'abord accueilli leurs soins. Rayonnants d'une douce confiance, ils tendirent leurs membres chargés de plaies hideuses vers ces mains miséricordieuses que rien ne rebutait ; ils levèrent les yeux vers ces mères que Dieu envoyait à leur infortune.

"Il y a parmi nos lépreux, écrivait bientôt une des missionnaires, des gens qui n'ont pas de nez, d'autres qui sont difformes, couverts de plaies épouvantables ; ceux-ci ont les mains et les doigts recourbés ; il y en a de si défigurés que leurs compagnons eux-mêmes les fuient.

"Si la lèpre est toujours pénible à voir, combien plus encore chez les plus jeunes de nos protégés ! Ces petits enfants, dévorés par le mal, se traînant, couverts de plaies hideuses, excitent notre tendre pitié."

Les infirmières doivent prendre garde à la contagion. Voici comment elles décrivent leur installation assez primitive : "Nous avons de grands tabliers qui ne servent que pour le soin des malades et ne quittent pas la léproserie. Pour les pansements, nous nous servons de tampons de ouate trempés dans l'eau phéniquée. Pour nettoyer les plaies, chacune de nous a une paire de petites pinces afin de soulever les peaux et les pourritures, de sorte que nous pouvons panser sans beaucoup toucher la plaie. Avant de rentrer chez nous, nous nous lavons les mains dans l'eau phéniquée ; et si le bon Dieu veut que nous mourrions lépreuses, nous ne pourrons pas nous reprocher d'avoir été imprudentes." (Lettre du 7 décembre 1898)

On le voit, quelque horrible et repoussant que

soit le mal, elles n'ont pas peur. Peu à peu, elles s'habituent aux pansements, et comme de vrais chirurgiens, font les opérations, coupent parfois les membres de ces pauvres lépreux "contents, disent-elles, d'être débarrassés d'un membre douloureux et gênant."

En les voyant si attentives à leurs besoins et si charitables, les lépreux s'écrient : "Vous nous aimez mieux que nos pères et nos mères qui nous ont rejetés avec mépris." (Lettre du 28 mai 1900.)

Tandis que les Sœurs vivaient dans la pauvreté et remettaient des pièces à leurs murs de papier, une construction simple mais propre, aérée, commode, s'élevait sur une colline. Elle se composait de deux vastes salles, une pour les hommes, une pour les femmes. Au centre, un corps de bâtiment comprenait le vestiaire, la pharmacie, la salle des consultations, l'appartement des infirmières, puis la salle des bains, celle des pansements et des opérations, enfin la cuisine et les réfectoires. Quarante malades purent bientôt y habiter et y trouvèrent un mobilier mi-européen qui contribuait à donner à la construction un aspect réjouissant. Aussi, l'on vit heureux sous ce toît de la charité. Oui, heureux, malgré la douleur, l'horrible infection, le chancre qui ronge les chairs, et il semble qu'un charme étrange ait

passé sur la colline de Nakaomani pour en chasser la tristesse et le désespoir, triste apanage des lépreux. Tous ou presque tous sont chrétiens ou catéchumènes ; ils supportent leurs souffrances avec une douce patience en pensant à la récompense éternelle qui est proche pour eux et assistent régulièrement aux instructions et catéchismes. Exilés de toutes les joies terrestres, les lépreux trouvent dès ici-bas, dans la religion catholique, ses dogmes, sa piété, son esprit de charité, son culte, une grande consolation.

La ferveur des baptisés est si touchante qu'elle entraîne les païens à la foi. Ils deviennent obéissants, travailleurs, pieux. On trouve chez eux des âmes qui goûtent et sentent les beautés de la religion, témoin le récit suivant emprunté à la correspondance d'une des missionnaires :

" Sakai, un de nos lépreux, allait bientôt recevoir le baptême. Quelques jours avant la cérémonie, il alla trouver la Sœur infirmière et lui demanda :

" Quel nom me donnera-t-on ? Moi, si vous le permettez, je désirerais m'appeler Paul.

— Pourquoi Paul, plutôt qu'un autre nom, demanda la Sœur.

— Voici, reprit Sakai, qui depuis son entrée chez nous, a pris la résolution de travailler à sa perfection : comme saint Paul, j'ai été jusqu'à

présent bien méchant ; comme lui aussi, je veux me convertir et devenir un grand Saint.

— C'est une bonne résolution, lui répondit-on, tâche de la mettre en pratique.

— Oh ! oui, *Hahasama*, je le veux sincèrement. Parlez-moi de saint Paul. Racontez-moi sa conversion.

Et ne pouvant ouvrir de grands yeux qu'il n'a plus, (car il est aveugle,) Sakai ouvrait de grandes oreilles pour entendre l'histoire de son futur patron.

" Sans doute, conclut la Sœur qui le voyait si attentif, sans doute tes yeux ne reverront pas comme saint Paul la lumière du jour, mais si tu es fidèle et bon, ton cœur goûtera les délices du troisième ciel, tu pourras faire beaucoup de bien et gagner même des âmes à Dieu. "

Sakai sourit et répondit avec feu :

" C'est cela ! A partir de ce moment, je veux comme mon patron devenir un homme nouveau. "

Sakai a tenu parole. Il est devenu un apôtre.

Il parle à tous de son bonheur, il réunit les malades et les prêche avec ardeur.

En vérité, le nouveau Paul prêche très bien ; nous sommes nous-mêmes étonnées de l'intelligence et de la foi du pauvre aveugle. Et depuis, il continue à donner le bon exemple et à encourager ses compagnons de souffrance. "

"Depuis que nous avons un aumônier spécialement pour la léproserie, nos malades sont heureux de se voir entourés à leur dernière heure par les bénédictions de l'Eglise.

"Nous avons un pauvre enfant dont tout le corps est une vaste plaie ; il sent son mal, il voit venir la mort avec tristesse, (quelle étrange chose quand la vie est si cruelle !) mais avec résignation, parce qu'il sait qu'une belle récompense l'attend en paradis.

"Tout dernièrement, nous reçûmes un pauvre homme d'un aspect bien pitoyable. Avant de venir, jusqu'à nous il avait, quoique lépreux et déjà bien avancé, soigné son père paralysé, et travaillé pour le nourrir. Il nous fit une si grande pitié que nous l'acceptâmes immédiatement et nous ne nous en repentons pas, ce bon fils est un très brave homme.

"Si vous passiez, le soir, à la léproserie, vous verriez tous les lépreux, fatigués du travail du jour, réunis autour de l'*ibachi* pour se récréer un instant. Au lieu de s'entretenir comme d'habitude de petites nouvelles, l'un deux, à tour de rôle, prend la parole et fait à ses auditeurs attentifs et silencieux une sorte de discours. Tantôt il rappelle les grâces qu'il a reçues de Dieu et demande à tous de le remercier avec lui ; tantôt il redit les bontés de Marie Immaculée et des saints."

Lorsqu'un d'entre eux va recevoir le baptême, faire sa première communion, ils accourent l'assister. Ils viennent dans la chapelle des Sœurs qui ne savent pas en refuser l'entrée à " leurs enfants. "

C'est en effet une vraie famille qui réside dans ce petit coin du Japon. Le chef aimé et respecté est la *Kashira*, la Supérieure, que les Japonais par respect appellent la " *Grand'Mère* ", quoiqu'elle soit encore jeune.

La Kashira a compris que l'oisiveté était pour les lépreux le pire de tous les maux, que destinés à périr lentement, ils ne pourraient trouver de réconfort, de soutien moral que dans une occupation saine, intelligente, proportionnée à leur santé. Elle a donc profité de son influence pour les amener, par un système d'encouragements et de récompenses, à secouer leur apathique torpeur. Dès lors, la vie a repris plus intense au milieu de ces êtres voués à la mort.

Chacun est employé suivant ses forces ; ceux qui ont encore des pieds travaillent dans le jardin et cultivent les légumes ; ceux qui n'ont plus de jambes sont devenus tailleurs, menuisiers etc. A quelques kilomètres de là, sur la montagne, les religieuses ont organisé une petite tisserie, où les fillettes japonaises abandonnées manient la navette avec dextérité, pour fournir à meilleur

compte les cotonnades destinées à vêtir les malades.

La bonne humeur est de règle. Les Japonais, du reste, ont l'esprit vif, éveillé, et ceux qui ne sont pas immobilisés par le mal deviennent les boute-entrain de la petite colonie. Pauvres êtres déclassés, se sentant aimés, ils semblent revivre. Leur reconnaissance a parfois de touchantes délicatesses. On cite, entr'autres, le dévouement admirable d'un pauvre aveugle. Depuis un certain temps qu'il était à la léproserie, les infirmières n'avaient osé lui demander aucun travail. Un jour, entendant les autres malades parler de leurs diverses occupations, il voulut essayer, lui aussi, de faire sa petite part et prouver qu'il n'était pas un ingrat. Il commença par laver la table qui se trouvait près de son lit, puis il se mit à arracher les herbes qui poussaient dans la cour et à tailler le gazon. Ses pauvres mains crochues ne furent bientôt plus qu'une plaie ; mais il ne s'arrêta pas pour si peu ; il ne voyait pas ses mains et comme la plupart de ses semblables, il ne sentait pas son mal. Les herbes finies, il passa aux gerbes de blé, qu'il transportait du champ à la cour. Pour conducteur, il prenait un pauvre paralysé qui pouvait à peine traîner ses pieds, ou un petit lépreux, et s'accrochait à ses vêtements pour s'en servir comme d'un

point d'appui. Tous ceux qui les voyaient étaient émus de tant de charité et d'une si grande bonne volonté.

De leur côté, les Missionnaires n'épargnent rien pour distraire et réjouir leurs chers malades. A Noël, c'est la tombola avec le sapin traditionnel des pays du nord qui provoque mille surprises.

"Mais ce qui a le plus de succès, dit la Kashira, c'est la *pêche au tonneau*, exécutée avec une large fourchette. Rien ne peut vous donner l'idée des rires bruyants qui saluent l'apparition d'une sardine, d'un chou, d'une sandale. La séance se clot par une bataille d'oranges à laquelles les borgnes et les aveugles mêmes veulent prendre part."

D'autres fois, les lépreux font tous les frais de la réjouissance ; ils improvisent des comédies, des chants, voire même des danses. L'un deux, témoin jadis des premiers combats entre la Chine et le Japon, exécute une charade sur la prise de Formose. Parmi les malades, on trouve souvent des hommes lettrés, riches, instruits, mais aussi abandonnés que les plus misérables.

L'hopital ne reçoit qu'une partie des "clients" des Missionnaires. Le plus grand nombre, ceux que l'on ne peut accepter, faute de place, s'abritent dans ces misérables huttes ouvertes à tous

les vents, couvertes de nattes putrides, que nous avons appelées les "yadoyas."

Le devoir des Missionnaires est de faire fréquemment la visite de ces asiles de la douleur. La nature frémit en pénétrant dans ces refuges infects, où le vice trop souvent côtoie la lèpre ; le cœur se brise en face de l'incomparable misère de ces êtres insuffisamment vêtus, couverts de vermine, n'ayant pour étancher la soif de l'agonie qu'un peu d'eau chaude préparée par une main compatissante. Mais le mourant ne repousse presque jamais la religieuse qui panse ses plaies et lui parle du ciel, et l'eau sainte coule féconde dans le triste *yadoya*.

Ceux d'entre ces parias qui peuvent se traîner, viennent jusqu'au dispensaire faire bander leurs plaies et assister au catéchisme que l'on y fait chaque jour. Ils postulent pour entrer à l'hopital, où les places ne restent jamais inoccupées. Tous n'ont pas la force d'arriver jusque-là. Qu'on nous permette de citer la lettre de la Supérieure en date du 18 juillet 1899. "On vient nous dire : "Il y a sur le chemin de Kumamotu un malade qui demande à entrer à l'hopital." Nous partons aussitôt. Après vingt minutes de marche, nous trouvons le malade caché dans un talus.

— Depuis combien de temps es-tu là, lui demandai-je ?

— Depuis trois jours.

— Peux-tu sortir ?

Il essaie, les forces lui manquent, il retombe sur son séant. Les curieux nous entourent, mais personne ne veut prêter une charrette, le malheureux devra passer la nuit dans son trou.

" Revenez-vite ! " supplie-t-il. J'étais bien triste de le laisser ; j'invoquai mon bon ange. Tout à coup, j'aperçus un *rummaga* (petite voiture) conduite par un païen. Cet homme avait bon cœur, il accepta de conduire notre malade. Tandis qu'on l'installait sur la charrette, un jeune homme s'approcha, l'aida à monter et lui donna une aumône de cinq sous. Puis il le suivit de loin, les larmes aux yeux. Nous pensâmes que c'était son frère qui, tout en le chassant de la case commune, souffrait de cet acte de cruauté. Les plaies du lépreux étaient les plus horribles que j'aie vues, un œil sortait de l'orbite et le malheureux suppliait qu'on le lui enlevât. Quelques jours après, baptisé et bien résigné, le pauvre abandonné quittait cette terre de larmes.

" Le dispensaire est souvent l'instrument de conversions, et, si je puis dire ainsi, la porterie des âmes attirées vers Dieu. Dans une seule année, nous avons pu y faire soixante-et-un baptêmes. C'est que les malades y viennent nombreux. Nos Sœurs ont une réputation assez méritée

de grands guérisseurs, on les appelle avec respect les *hisho san sama* (les nobles médecins.) Il est vrai que l'une d'elles a passé un an à l'école des infirmières à Lyon.

Ce que nous avons dit suffit à faire connaître l'œuvre des lépreux à Kumamotu. D'autres léproseries existent, même plus nombreuses, disposant de plus de ressources ; les Franciscaines Missionnaires de Marie ont, en Birmanie, 400 lépreux ; à Madagascar, plus de 800 ; mais la léproserie du Japon a un cachet spécial de vie de famille, de pauvreté joyeusement supportée et partagée par les malades et les infirmières.

On le comprend quand on lit ce qu'écrivait la Supérieure après une journée pénible : " Le soir à sept heures, je retournai à notre couvent de Biwasaki, fatiguée, mais plus contente que je ne saurais le dire. Mes meilleurs moments sont ceux que je passe avec mes chers lépreux, et le Père Corre n'a pas tout à fait tort, quand il me dit : " Vous les aimez trop ! "

Les épreuves ne manquent pas : inondations, typhons, attaque des voleurs, maladies des religieuses infirmières, tracasseries de la police, pauvreté... Tous les malades non plus, ne sont pas faciles ; quelques-uns, après avoir donné des espérances de conversion, s'éloignent. Ils ont passé à côté de la grâce et s'en vont, hélas ! dans leur

nuit profonde, portant le poids de leur âme douloureuse et de leurs corps martyrisés, sans qu'on puisse les soulager, martyre sans cesse renouvelé pour la Missionnaire, et auquel elle ne peut s'habituer. Tout cela, c'est la vie quotidienne avec ses épines et ses misères ; c'est le souci du lendemain pour lequel il faut du pain et des vêtements. Un mot de la Kashira y répond :

" L'avenir ne nous inquiète pas, pourvu que nous puissions sauver des âmes, cela suffit ! "

Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 180, Gran le-Allée. Québec

GROUPE DE LÉPREUX